



HAL
open science

Introduction au Symposium sur Pierre STEINER, Désaturer l'esprit. Usages du pragmatisme, Paris, Questions Théoriques, 2019

Michela Bella, Angélique Thébert

► To cite this version:

Michela Bella, Angélique Thébert. Introduction au Symposium sur Pierre STEINER, Désaturer l'esprit. Usages du pragmatisme, Paris, Questions Théoriques, 2019. European Journal of Pragmatism and American Philosophy, 2020, XII (1), 10.4000/ejppap.1922 . hal-04265404

HAL Id: hal-04265404

<https://hal.science/hal-04265404>

Submitted on 2 Nov 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Introduction au Symposium sur Pierre STEINER, *Désaturer l'esprit.* *Usages du pragmatisme*, Paris, Questions Théoriques, 2019

Michela Bella

University of Molise
michela.bella[at]unimol.it

Angélique Thébert

Université de Nantes, Centre Atlantique de Philosophie
angelique.thebert[at]univ-nantes.fr

en

16/06/2020

Ce premier symposium en langue française inaugure une nouvelle série de symposiums qui viendront enrichir la section multilingue de l'*European Journal of Pragmatism and American Philosophy*. Cette série vise à contribuer à la discussion des publications récentes qui traitent du pragmatisme ou proposent des confrontations avec ce courant de pensée. Elle s'insère dans la section multilingue, dont l'ambition est de permettre aux nombreuses voix internationales qui composent la scène pragmatiste contemporaine de s'exprimer librement, en valorisant la particularité de chaque style et en permettant aux auteurs de mieux articuler leur pensée dans leur langue maternelle. Chaque symposium sera composé d'une brève introduction par les éditeurs, de trois notes critiques sur le texte en question et d'une réponse de l'auteur.

Le livre de Pierre Steiner, *Désaturer l'esprit. Usages du pragmatisme*, publié en 2019 par la maison d'édition Questions Théoriques (longtemps dirigée par Jean-Pierre Cometti), offre une excellente occasion d'inaugurer cette série de symposiums multilingues. Le livre de Pierre Steiner se développe à partir d'une distinction clé, qui apparaît dès le sous-titre: la distinction entre les *usages* et les *utilisations* du pragmatisme. L'ambition de Steiner n'est pas tant de repenser un pragmatisme "déjà pensé," en en restant à une logique *historienne*, mais plus radicalement d'adopter un "*historicisme* renouvelant nos *possibilités de pensée*" (Steiner 2019: 9). Dans une perspective jamesienne, qui considère le pragmatisme plus comme une attitude que comme une méthode établie *a priori*, que l'on pourrait appliquer dans de nouveaux contextes, Steiner embrasse une conception transformatrice du pragmatisme, qui peut "s'accompagner de l'invention de nouvelles fins et de nouveaux horizons" (9). L'auteur propose notamment de mettre cette attitude philosophique au service d'un sujet central de la philosophie contemporaine (et de nombreuses autres disciplines connexes): l'esprit. "[Cette] attitude [pragmatiste] s'exercera ici sur *ce que le pragmatisme nous permet de faire à propos*

de l'esprit, et plus précisément à propos de nos manières de parler et d'agir à partir du concept d'"esprit" (10). Cette démarche inspire le titre de l'ouvrage: désaturer l'esprit. Cette entreprise de désaturation comprend deux mouvements pragmatistes: 1) la désubstantialisation de l'esprit et la mise en évidence des relations de transaction et de médiation qui interviennent entre l'esprit et son environnement naturel et social (*via* des signes, normes et instruments); 2) la réflexion sur la manière dont le concept d'esprit est utilisé dans nos pratiques de recherche et nos pratiques "de reconnaissance de sa présence chez nos congénères" (10).

Considérant les utilisations récentes du pragmatisme faites en philosophie de l'esprit et dans les sciences cognitives, Steiner estime que la plupart d'entre elles ne sont que des tentatives pour appliquer des outils pragmatistes à un horizon de pensée déjà donné et prédéfini, celui de la critique du cognitivisme classique. Steiner poursuit quant à lui un chemin différent. Son ambition n'est pas d'*utiliser* mais de *faire usage* du pragmatisme: il s'agit de relever le défi qui consiste à adopter une attitude authentiquement pragmatiste, en déployant ses conséquences au-delà de ce qui a déjà été fait ou dit et, dans cette perspective à la fois théorique et pratique, de démystifier les nombreuses conceptions qui constituent les prémisses de nos débats. Cela implique de "reconsidérer [l'idée même] de cognition, le principe d'une réalisabilité matérielle de l'esprit, ou le privilège d'un usage référentialiste des concepts mentaux et cognitifs" (11). En d'autres termes, le projet de Steiner n'est pas tant de proposer une version 2.0 de l'esprit que de réfléchir à *ce que font* nos usages du concept d'esprit. Le résultat de son enquête ne conduit pas à un évidement de l'esprit, comme si l'attention accordée aux emplois du concept d'esprit était le fin mot de l'histoire. Comme il le précise (15), l'esprit n'est pas qu'un mot! L'ambition qui anime son analyse n'est pas d'évincer l'esprit mais d'en faire une réassignation, de le remettre à sa place. En l'occurrence, l'esprit ne se réalise pas "dans des faits qui ne dépendent pas de *ce que nous faisons*" (14; nous soulignons).

Le parcours argumentatif se déroule en cinq étapes, au cours desquelles Steiner puise à différentes sources pragmatistes: Rorty, Brandom, Wittgenstein et Dewey. Sa discussion de l'expérimentalisme de Dewey, qui occupe les deux derniers chapitres, est particulièrement intense et décisive pour comprendre l'orientation générale qui guide l'ouvrage.

Dans *La proposition expressiviste de Steiner et l'énactivisme. Divergences et convergences*, Marta Caravà porte son attention sur le troisième chapitre de l'ouvrage, dans lequel Steiner oppose des arguments critiques à la version énonciviste des sciences cognitives. La question qui guide son analyse est celle posée par ce dernier: "Que peuvent étudier les sciences cognitives?" (Steiner 2019: 176).

Steiner identifie cinq points de convergence entre la philosophie de la psychologie de Wittgenstein et un programme de recherche d'inspiration énonciviste. Selon Caravà, ils "expriment le projet général de l'énactivisme," qu'il faut comprendre comme "une conception externaliste, incarnée, dynamique et active de l'esprit et de la cognition." Steiner montre toutefois que l'expressivisme (à la Wittgenstein) radicalise la portée critique des sciences cognitives. Comme le montre Caravà, la critique de l'énactivisme menée par Steiner porte à la

fois sur “l’usage dénotatif des concepts psychologiques” et sur la conception de la cognition comme “processus générique,” déjà centrale dans les approches cognitives classiques. Concernant le premier point, dans sa réponse à Caravà, Steiner s’attache à dissoudre une possible confusion entre les “concepts psychologiques scientifiques” (les concepts de cette discipline scientifique qu’est la psychologie) et les “concepts psychologiques ordinaires” (les concepts “que nous mobilisons quotidiennement dans nos explications ou interprétations du comportement d’autrui”). Il précise que sa critique de l’usage référentialiste des concepts psychologiques se rapporte surtout à ces derniers, qui peuvent d’ailleurs “constituer un obstacle à la pratique de la psychologie scientifique.”

Plus fondamentalement, Caravà pose la question de savoir si l’abandon du “modèle du processus pour la compréhension de la cognition” doit conduire à un abandon de la philosophie de l’esprit. Elle interroge l’idée de Steiner selon laquelle il faut passer du “concept énonciviste de *processus*” (aux relents ontologiques trop marqués) au “concept wittgensteinien d’*expression*.” Elle reconnaît que, ce faisant, Steiner offre aux sciences cognitives une voie de recherche prometteuse. Mais elle se demande en quoi, d’un point de vue opérationnel et pragmatiste, une telle “étude du comportement expressif” peut bien consister. Concrètement, que faut-il étudier? Plus radicalement, reste-t-il quelque chose à étudier? Steiner répond à cette question en indiquant tout d’abord qu’il est plutôt suspicieux à l’égard de l’idée selon laquelle une thèse *philosophique* (comme l’énoncivisme) devrait être évaluée à la lumière de ses conséquences *empiriques*. Selon lui, une discussion sérieuse de l’énoncivisme doit s’effectuer avant tout sur le plan philosophique. C’est à ce niveau que le pragmatisme peut apporter une contribution importante. Steiner précise également que sa conception expressiviste “invite les théories cognitives putativement ‘radicales’ à s’émanciper d’une métaphysique naturaliste naïve, qui suppose par exemple que ‘cognition’ correspond à un ensemble spécifique de processus naturels, qui posséderaient une essence ou un trait commun (‘la marque du cognitif’) indépendamment de nos conventions et pratiques descriptives.” Bien au contraire, selon lui, la reconnaissance de la cognition est inextricablement liée à “un système” qui “précède et excède l’étude de sa réalisation matérielle, qu’elle soit neurocentrée, énoncée, ou étendue.” Voilà la spécificité d’une approche expressiviste du mental: elle évacue la question du lieu de résidence de l’esprit. Et en cessant de chercher *où* se réalise (s’incarne) le mental, elle opère en quelque sorte une sublimation du mental.

En conclusion, Steiner revient sur les conséquences de sa thèse relative au fonctionnement “musculaire” du cerveau (défendue à la fin du deuxième chapitre). Il souligne le point sur lequel son approche se distingue des études existantes: l’expressivisme cherche à comprendre comment les réponses du cerveau à l’environnement constituent un “répertoire *comportemental* historiquement, culturellement et anthropologiquement situé, à partir duquel les concepts psychologiques ordinaires sont appris et utilisés” (nous soulignons). Dès lors, en portant son attention sur ces performances comportementales (et non sur le cerveau lui-même), l’expressivisme va “plus loin que la reconnaissance d’une distribution ou extension factuelle de l’esprit et de la cognition sur un ensemble de dispositifs, de capacités et d’événements (dont le cerveau comme muscle).” Le cerveau n’est donc pas le nouvel hôte de l’esprit.

Dans *Désaturer l'esprit, mais sans le dénaturer! Quelques remarques sur l'ouvrage de Pierre Steiner*, Jean-Marie Chevalier montre que la méthodologie utilisée par Steiner pour “repenser à fond l'ontologie du mental” est “*grossissimo modo*” wittgensteinienne, en tant qu'elle se base sur un “examen des circonstances d'usage du *concept* de pensée” (Steiner 2019: 130). Il souligne que l'objectif de l'analyse de Steiner est à la fois de suivre les auteurs sélectionnés dans un processus de démystification de certaines “confusions catégorielles héritées,” et de faire progresser les sciences cognitives contemporaines en déployant les conséquences – l'*usage* – d'une réflexion pragmatiste. La première remarque de Chevalier questionne l'unité de l'ouvrage. On peut en effet s'interroger sur la manière dont sont reliées les différentes études consacrées aux auteurs pris pour guides (s'agit-il d'un parcours progressif?). Surtout, on peut se demander quelle est *in fine* la conception de l'esprit retenue par Steiner.

Dans le chapitre consacré à Brandom (dont la présentation est, selon Chevalier, “discrètement [durkheimienne]”), Steiner radicalise “l'explication inférentialiste des épisodes mentaux.” Cela conduit Chevalier à émettre un doute quant à la possible confusion commise par Steiner entre “un externalisme sémantique” et un “externalisme du mental.” L'un implique-t-il nécessairement l'autre? Dans sa réponse, Steiner montre que le propre d'une approche pragmatiste inspirée de Brandom et de Wittgenstein est précisément d'abandonner la “logique de réalisation,” c'est-à-dire la question de savoir “comment des événements intracrâniens pourraient réaliser, même partiellement, des épisodes de pensée.” Qu'importe, Chevalier enfonce le clou et se fait le porte-parole de nos intuitions – nos résistances – internalistes: ne peut-on pas concevoir une sensation (ou émotion) indépendante “de tout contexte et de toute expression comportementale”? Steiner oppose à cette hypothèse sa perspective adverbialiste et expressiviste. Selon cette approche, “la stimulation cause une sensation (en modifiant une structure matérielle), sensation qui n'est que l'élément initial d'une trame comportementale exprimant la joie, la peine ou la volonté dépendamment de sa qualification par des agents (y compris le sujet de l'expérience) qui maîtrisent les concepts de ‘joie,’ ‘peine,’ ou ‘douleur.’” En d'autres termes, une expérience émotionnelle de joie ou de peine n'est pas identifiable à une sensation quelconque.

Chevalier exprime également un certain scepticisme à l'égard des deux derniers chapitres consacrés à Dewey: il regrette une “parcimonie argumentative qui contraste avec les deux autres tiers du livre” (parcimonie imputable à Dewey plus qu'à Steiner). Dans sa réponse, Steiner explicite toute l'importance méthodologique et stratégique de la position adverbiale de Dewey, et donc des deux chapitres finaux: “c'est à partir de cette ontologie que j'ai été amené à (re)lire Wittgenstein et Brandom.”

Enfin, Chevalier met en exergue un “impensé” du livre de Steiner: on a l'impression que le traitement de l'esprit par les sciences cognitives se heurte encore et toujours au dualisme cartésien, donc à la relation problématique entre le corps et l'esprit. Dans ces conditions, le projet de Steiner n'est-il pas un “projet *bifrons*”? Steiner l'admet (son ouvrage s'appuie sur ce problème tout en tentant de le dépasser), et il confesse “avoir conscience de son ambiguïté.” Il précise toutefois que, bien que ce problème repose sur une “une compréhension erronée

(représentationnelle et substantielle) du vocabulaire mental et des concepts psychologiques,” il n’en reste pas moins “important de revenir sur les multiples formes [qu’il] a pu prendre tout au long de l’histoire, et sur ses différents contextes de formulation et de réapparition (y compris en sciences cognitives).”

Dans *Désaturer et naturaliser l’esprit. Deux usages du pragmatisme. Quelques notes sur le livre de Pierre Steiner*, Roberta Dreon souligne la variété des références et la clarté expressive avec lesquelles l’auteur, loin des traditionnelles tentations métaphysiques, poursuit son objectif de désaturation de l’esprit en le repensant “en termes de vocabulaire [...] (avec Rorty), ou bien en termes d’engagements normatifs inhérents aux pratiques linguistiques (avec Brandom), ou encore dans les termes subtils de l’expressivité de Wittgenstein [...], ou enfin, avec Dewey, sous une forme adverbiale.”

Dreon souligne à quel point la stratégie de Rorty – qui focalise l’attention non plus sur l’ontologie mais sur les pratiques linguistiques – est importante pour comprendre l’approche tout à la fois “post-ontologique” (12) et “déontologique” de Steiner (dé-ontologique au sens de “non ontologique” et de “normative”: 52). Qui plus est, Steiner reconstruit la position de Rorty par le menu, s’efforçant de ne pas tomber dans l’écueil d’une banalisation facile de sa pensée (qui consisterait à lui appliquer trop rapidement un “constructivisme” et un “relativisme linguistique”).

Concernant l’approche adverbiale de l’esprit promue par Dewey, Dreon partage les deux aspects sur lesquels Steiner insiste beaucoup: il y a esprit quand il y a relation et signification. Dans ce cadre, “les interactions des êtres humains sont significatives, c’est-à-dire mentales, parce qu’elles ont lieu dans un milieu social caractérisé par une coopération communicationnelle et linguistique, en vue de la réalisation de buts communs, à savoir la régulation mutuelle des actions des locuteurs.” Sa principale critique concerne l’aspect constructif de la conception deweyenne, qui resterait en marge de la lecture de Steiner, mettant ainsi en question l’unité de son projet. À ce sujet, bien qu’il partage l’idée selon laquelle la théorie de Dewey est plus “large” que celle exprimée au sujet de la cognition, Steiner nuance l’idée de Dreon selon laquelle il y aurait une tension “*méthodologique*” dans son parcours argumentatif, à laquelle s’ajouterait une tension “*méta-philosophique*,” palpable en particulier dans la difficile conciliation d’une vision positive de l’expérience (Dewey) et une analyse critique-thérapeutique (Rorty, Wittgenstein). Cette réponse lui donne l’occasion de revenir sur sa lecture de Dewey et de rappeler l’importance qu’elle revêt dans son projet d’élaborer une “anthropologie philosophique globale.”